



LES DEUX MANSARDES PARISIENNES.



Dans une vieille et misérable maison du Marais, située près de l'église Saint-François, habitait au sixième étage, sous les toits, et vers la fin de 1815, un vieux hussard congédié de l'armée de la Loire; il se nommait *Frédéric Levillant*, et ce nom lui convenait, car il avait montré beaucoup de bravoure pendant la guerre, et rapportait de ses campagnes une croix bien méritée, dont il était fier, mais qui ne brillait sur sa poitrine que le dimanche, quand il allait,

avec d'anciens camarades, vider hors barrière quelques bouteilles à la santé de son Empereur, captif à Sainte-Hélène, objet de ses affections les plus vives et de ses regrets les plus amers. Ancien maréchal-ferrant de sa compagnie, il continuait d'exercer cette profession chez un vétérinaire de la capitale, dont il avait gagné la confiance et l'amitié par une conduite régulière et d'honorables penchans. Son humeur, naturellement gaie, était souvent altérée par ses souvenirs, mais il n'en faisait souffrir personne. Il réunissait tout ce qui, pour l'ordinaire, caractérise un soldat : la franchise, l'obligeance et le courage ; et tous ceux qui se trouvaient en rapport avec lui ne tardaient pas à l'aimer.

Vis-à-vis de sa porte, sur le même palier, demeurait une jeune femme appelée *Clémentine*, dont il avait plus d'une fois admiré la gracieuse figure, l'air doux et modeste. Elle travaillait en linge dans sa chambre, vivait seule, sortait peu, ne recevait personne, n'allait chez aucun locataire de la maison ; et pourtant on voyait, au volume de sa taille, que cet isolement n'avait pas toujours existé pour elle. Cela donnait à jaser aux commères, mais notre hussard n'en préjugait rien de défavorable à la jeune femme, et chaque fois qu'il la rencontrait sur l'escalier il se rangeait pour lui faire place,

ôtait respectueusement son bonnet, et la suivait le plus long-temps possible du regard ; puis il continuait son chemin en poussant un soupir involontaire, et gagnait sa boutique, où le travail dissipait l'impression qui venait de l'agiter un moment.

Frédéric Levailant, pour qui l'amour avait été jusqu'alors chose tout-à-fait inconnue, sentit enfin se développer dans son âme les premières forces de cette passion : l'image de son intéressante voisine lui revint plus fréquemment dans la pensée ; distrait, rêveur, et souvent triste, il éprouvait un tourment vague dont il craignait de s'expliquer la cause. Cependant, le soir, en rentrant chez lui, il n'allumait plus son *rat de cave* à la lampe du portier, afin d'avoir occasion d'aller demander de la lumière en face de sa chambre ; il avait besoin de voir la jeune solitaire, bien plus à plaindre que lui, sans doute, car la pâleur de son visage attestait de longues souffrances. Il était tremblant en frappant à sa porte ; il se troublait en lui parlant des objets les plus simples, lui qui avait échangé d'une voix ferme quelques paroles avec Napoléon, lorsqu'il en fut décoré, et qui mille fois avait entendu sans peur le sifflement de la balle et du boulet à ses oreilles ! Un amour vrai, profond, le dominait de toute sa puissance ; mais quand

il cherchait à se rendre compte du résultat que pouvaient avoir ses démarches, il se les reprochait comme insensées et coupables. « Que vais-je faire là, se disait-il? Quelle est mon espérance? Un autre a su plaire à cette femme!.. que ce soit son amant ou son mari, elle aime quelqu'un, et ce quelqu'un doit être bien malheureux d'en être séparé, car elle est si jolie! si sage!... il y aurait tant de bonheur à vivre toujours près d'elle!... Que le Diable m'emporte de me passionner ainsi pour une femme qui ne peut être la mienne!... qu'un autre va, dans peu, rendre mère, et qui ne songe pas plus à moi qu'au Grand-Turc! Oh! tâchons de nous guérir de cette folie!... il est temps de faire demi-tour, de quitter cette position trop près de l'ennemi; donnons bien vite congé de cette mansarde, et lorsque nous n'y logerons plus, la paix nous reviendra. Allons, Frédéric, mon garçon, c'est la première fois de ta vie que tu ne fais pas face au danger; mais dans une occasion pareille, vois-tu, fuir c'est vaincre, et sans cela tu serais enfoncé comme un conscrit. »

Notre hussard se coucha ce soir-là plein de la ferme résolution de payer son terme le lendemain et de déménager aussitôt, s'il trouvait aux environs de sa boutique une autre chambre vacante. On était alors au mois de décembre; le

vent soufflait avec une violence extrême; une pluie battante, mêlée parfois de grêlons, résonnait sans discontinuer sur les vitres de la fenêtre en tabatière de la mansarde, et les miaulemens d'une demi-douzaine de chats réunis dans le grenier voisin venaient joindre leur diabolique harmonie au bruit de la tempête. Frédéric s'endormit malgré ce tapage vraiment infernal et les desseins qui l'occupaient, car les fatigues de la journée combattaient victorieusement les causes qui pouvaient le tenir éveillé. Cependant, vers une heure du matin, un terrible coup de tonnerre se fait entendre, la foudre brille, éclate, franchit l'espace, tombe sur une cheminée de la maison, la brise et la jette avec un fracas épouvantable sur les toits et dans la rue. Quelque dur que fût le sommeil du hussard, il dut être troublé d'un pareil vacarme : « Peste! dit-il en ouvrant les yeux et l'oreille, il paraît que le Père éternel est d'une drôle d'humeur cette nuit!... son artillerie pointe assez juste si cette barrique est le but qu'elle a pris!.. Bon!.. voilà encore une amorce qui brûle, et le tonnerre de Dieu qui part!... Est-ce encore pour nous celui-là?... merci!... Non, la batterie est braquée d'un autre côté; nous en serons quittes pour une brèche, et la réparation ne me regarde pas. Bien du plaisir, estimable propriétaire, qu'on dit

plus juif qu'un Arabe envers les pauvres gens ! songe à dénouer demain les cordons de ta bourse pour le couvreur et le maçon ! quant à moi, je vais tâcher de *roupiller* encore tranquillement une couple d'heures ; bonsoir ! »

En prononçant ces derniers mots, Levailant s'était retourné dans son lit et cherchait à *retaper de l'œil*, suivant son langage de *troupier* ; mais des gémissemens lui parviennent !.. il écoute !.. se dresse sur son séant et distingue une voix qui s'écrie : « Mon Dieu, prenez pitié de moi !.. mon Dieu, mon Dieu, venez à mon secours !.. » il ne songe pas que la jeune femme est enceinte, et que peut-être les douleurs de l'enfantement lui prennent ; il ne lui vient point à l'idée que le tumulte de l'orage peut avancer par la frayeur le moment de sa délivrance ; il croit tout bonnement que des voleurs se sont introduits chez elle ; chez elle ! pauvre créature abandonnée qui n'a pour compagne que la misère !... il saute sur un sabre accroché près du chevet de son lit, ouvre sa porte, enfonce l'autre d'un coup de pied et ne trouve personne que celle au secours de laquelle il venait ! A cette apparition soudaine et menaçante, la jeune femme jette un cri perçant et s'évanouit ; le hussard stupéfait se frotte les yeux et cherche, à la clarté d'un veilleuse, si rien dans la chambre ne dérobe un malfaiteur à

sa vue : les meubles sont rares, son inspection est bientôt faite, et presque au même instant des vagissemens aigus l'éclairent sur ce qui faisait pousser de si douloureuses plaintes à sa voisine : elle vient d'accoucher, et le voilà dans un autre embarras !... Jamais il ne s'est trouvé près d'une femme en pareil état ; il ne sait quels soins donner à celle-ci ; enfin il se décide à réveiller le portier pour qu'il aille bien vite appeler un médecin. Il descend quatre à quatre les degrés, frappe à la loge, s'explique, supplie qu'on fasse diligence ; mais le portier grogne au lieu de se dépêcher, parce qu'il craint qu'on ne lui paie pas sa peine ; il tarde tant, il met une si grande lenteur à s'habiller, que le hussard, perdant patience, oublie qu'il est presque nu et se contente d'ordonner qu'on lui tire le cordon, pour aller faire lui-même sa commission. Le portier, qui n'est pas fâché de rester chaudement dans sa loge et sous sa couverture, ne se fait pas répéter l'injonction, malgré les injures qui l'escortent ; il ouvre, Frédéric s'élançe dans la rue et se met en quête du docteur dont il croit les secours nécessaires. Par bonheur, le mauvais temps a retenu les patrouilles dans leurs corps-de-garde : il n'en rencontre point sur sa route ; mais le médecin chez lequel il se présente ayant encore le sabre à la main, le prend pour échappé d'une maison de fous, lui

repousse vivement la porte au nez et ne répond pas plus à ses prières qu'à ses menaces. Le pauvre diable ne se décourage point; un peu plus loin il découvre à la lueur d'un réverbère l'enseigne d'une sage - femme; il sonne, réveille la matrone, lui désigne, depuis la rue, la maison où on l'attend, et lui promet qu'elle sera largement payée si elle veut se dépêcher un peu. Un quart d'heure ensuite, cette dernière est auprès de l'accouchée; mais en voyant une chambre si dégarnie elle doute fort qu'on lui tienne parole au sujet du prix de sa visite. Le hussard la comprend, et lui mettant quatre pièces de cinq francs dans la main : « Je n'ai jamais trompé personne, lui dit-il, vous en voyez la preuve; soignez la mère et l'enfant comme s'ils appartenaient à une famille aisée; j'ai quelques sous d'économies, et je veux que rien ne leur manque. Allons, qu'on fasse ici du feu, qu'on aille acheter du sucre, des sirops, que sais-je?.. tout ce qu'il faut enfin, voici de l'argent.

— Ceci est l'affaire d'une garde-malade, répondit la sage-femme; puisque madame est accouchée toute seule, ma mission se borne à lui prescrire le régime qu'elle doit suivre.

— Eh bien! qu'on lui procure une garde! vous devez avoir ça dans votre manche, vous? Mais, en attendant, ne lui faut-il pas des drogues

et surtout du feu? car je commence à m'apercevoir que l'air n'est pas trop chaud!

— Assurément, dit la sage-femme, je vais lui faire une ordonnance, et...

— Je me charge du reste, interrompit Frédéric. Faites vite, que j'aie révolutionner l'apothicaire et le fruitier qui dorment encore comme des loirs dans leur trou; il faudra bien qu'ils ouvrent l'œil et la boutique!»

Tandis que la sage-femme écrivait, l'accouchée, qui avait entendu toute cette conversation, prit la rude main du soldat et la couvrit de larmes reconnaissantes. « Eh! quoi, lui dit-elle, je ne suis donc pas tout-à-fait délaissée! une âme bonne et généreuse vient donc me prêter son appui! Oh! comment payer vos bienfaits, vous qui me connaissez à peine et qui me secourez si noblement, quand ceux dont ce serait le devoir ont, avec tant de cruauté, déçu mon espérance!

— Ne pleurez pas ainsi, dit le hussard; vous me faites mal!... tranquillisez-vous, ma chère enfant, vous avez besoin de calme; et si l'on s'est mal conduit envers vous, qui paraissez le mériter si peu, il y a là-haut un particulier dont la justice arrive tôt ou tard! Oui, si des méchans ont pu trahir une bonne et douce créature comme vous, croyez bien que Dieu, mon respectable chef de file, leur poussera quelque jour une botte ser-

rée à laquelle ils ne trouveront point de parade !

— Qu'il ne les punisse pas, mais qu'il vous récompense !

— Moi ? je ne lui demande rien que de me conserver la force de battre l'enclume ; du travail et de la santé, voilà toute mon ambition ; mais laissons ça de côté.... Avez-vous fini, madame la sage-femme ?

— Voici, Monsieur, répondit la matrone : Si vous voulez bien prendre la peine d'aller faire exécuter cette formule chez le pharmacien, et de remonter en même temps du bois à brûler, madame aura pour le moment les choses qui lui sont le plus nécessaires. Je vais rester auprès d'elle en vous attendant, et, de retour chez moi, je m'occuperai de lui envoyer une garde.

— C'est bien, dit le hussard ; faites pour le mieux, et vous n'aurez pas à vous en repentir. »

Il sortit, et revint bientôt chargé des potions de l'apothicaire et courbé sous le poids d'une falourde avec laquelle il se hâta d'allumer un grand feu. L'enfant était empaillotté et couché près de sa mère, par les soins de la sage-femme, qui se retira dès que Frédéric fut de retour.

— Je vous ai bien effrayée tantôt, en tombant chez vous comme une bombe, dit le hussard en se tournant de la cheminée vers Clémentine ? Oh ! oui, j'ai dû vous faire bien peur ! mais c'était

pour vous défendre et non pour vous causer le moindre mal que je venais ainsi, armé de mon vieux *bancal*, qui a taillé jadis plus d'une croupière à l'ennemi, je vous jure ! Sommeillant à moitié, vos cris étouffés m'ont fait imaginer que des brigands en voulaient à vos jours, et je suis accouru dans l'intention de vous sauver. Grâce au Ciel ! vous avez repris connaissance et vous devez me croire à présent moins mauvais que mes moustaches ne m'en donnent l'apparence. Je n'en veux qu'à ceux qui vous affligent, qui vous abandonnent indignement ; je suis votre ami, votre ami sincère, parce que vous êtes malheureuse. Mon habitude n'est pas de faire de vaines protestations ; ne vous gênez donc pas d'accepter ce que je vous offre. Il faut qu'on s'entr'aide dans la vie : il est tout naturel que celui qui a, donne à celui qui n'a pas. J'ai quelquefois rencontré de bons enfans qui m'ont rendu service ; ils y trouvaient du plaisir, et je le conçois. Voici ma bourse ; elle contient environ six cents francs : c'est presque tout ce que je possède ; mais au bout de mes bras il y a de quoi en regagner. Prenez sans cérémonie, sans remerciement et ne vous laissez chômer de rien, car vous me seriez beaucoup de peine.

— Oh ! répliqua la jeune femme, je n'abuserai pas ainsi de vos bontés ! c'est trop, beaucoup trop.

— Ventredieu non, ce n'est pas trop ! je voudrais bien en avoir davantage, car je m'aperçois que vous manquez de bien des choses. Ce n'est pas votre faute, je le sais ; vous *trimez* assez du matin au soir pour abattre de la besogne, mais les journées d'une femme !... qu'est-ce que ça rapporte ? tout au plus de quoi la nourrir à grand'peine ! et vous voilà une nouvelle charge.... Il va falloir élever ce pauvre petit marmot-là ; car je pense bien que vous n'êtes pas capable, vous, de faire comme tant d'autres ?

— Moi ! grand Dieu ! s'écria Clémentine, repousser mon enfant ! oh ! jamais, jamais ! n'est-ce donc pas assez que le malheureux soit abandonné de son père !

— Abandonné de son père !... Vingt dieux ! je ne suis pas sans reproche, il s'en faut ; si je devais me confesser, j'en aurais à dire... ! un husard n'est pas une vertu... mais vous jouer un tour pareil ! oh ! je n'en aurais jamais eu le courage !

— Je vous crois, M. Frédéric ; vous êtes bon, vous êtes honnête homme, il y a de l'honneur dans votre âme.

— Je ne suis pas beaucoup meilleur qu'un autre ; mais il faut être un infâme pour agir comme on l'a fait envers vous. Ha ! ça, où donc est ce camarade-là ? Voulez-vous que j'aïlle le trou-

ver ? que je lui lave un peu la tête ? il y aurait peut-être moyen de le ramener.

— Non, c'est inutile, monsieur Frédéric : je lui ai plusieurs fois écrit ; je l'ai supplié, non pour moi, mais pour son enfant : il n'a pas seulement daigné me répondre.

— Je n'y comprends rien ; il faut que ce soit un fameux soursnois.... ou bien.... excusez ma franchise.... qu'il vous croie des torts envers lui.

— Des torts ? oui j'en ai ; j'en ai un qu'il ne me pardonne pas, c'est d'être pauvre : car il est ambitieux, lui, et c'est pour cela qu'il m'a quittée.

— Il est ambitieux ? et qu'est-ce qu'il fait ? est-ce que c'est un homme en place ?

— C'est un ouvrier bijoutier.

— Un ouvrier bijoutier ! Voilà un drôle d'insolent par exemple, de se croire au-dessus de vous !.. moi, je pensais que c'était un grand personnage ; et je sais que dans cette classe-là on n'a pas beaucoup de scrupule sur l'article qui vous concerne ; on ne s'embarrasse guère de faire des malheureux de plus ou de moins ; mais parmi les ouvriers il me semblait qu'on rencontrait plus de conscience et de bonne foi.

— Vous voyez le contraire, monsieur Frédéric ; simple et confiante, je n'ai pu douter des sermens qu'on m'a faits, j'ai cru que j'étais aimée

d'un amour semblable au mien : fidèle et dévoué. Trop tard j'ai reconnu que toutes ces protestations d'un attachement éternel n'étaient que les calculs de la plus insigne fausseté!.. Mon Dieu! faut-il que j'aime encore un homme si méchant et si coupable! Oh! monsieur Frédéric, je suis bien malheureuse!

— Ne vous désespérez pas comme cela, dit le hussard avec attendrissement : ce sont peut-être les mauvais conseils qui détournent de vous celui que vous accusez d'ingratitude. Laissez-moi l'aller trouver ; nous causerons ensemble, doucement, tranquillement, en buvant bouteille, et quoique je sache mieux manier un *bancal* que faire un discours, je parviendrai peut-être à lui démontrer que sa conduite n'est pas celle d'un brave garçon, et qu'il faut revenir à de meilleurs sentimens.

— Ah! monsieur Frédéric, si vous pouviez réussir, combien je vous aurais d'obligations! mais je ne l'espère pas!.... non, il s'est éloigné de moi parce qu'il craint que notre liaison n'entrave ses projets; il veut s'établir et cherche une femme avec de l'argent. Moi je n'en ai pas, voilà mon crime! c'est le seul qu'il puisse me reprocher.

— Essayons toujours, ma chère; on ne risque rien. S'il n'entend pas raison, eh bien! vous

l'enverrez au diable, et... si vous voulez... vous en trouverez un autre dont le cœur vaut mieux, et qui ne vous causera pas autant de chagrin.

— Hélas! monsieur Frédéric, qui donc voudrait de moi avec ma honte et ma misère!

— Un honnête homme qui vous plaint, vous estime, et qui travaillerait pour vous et pour votre enfant.

— Que vous êtes bon! dit la jeune femme en sanglotant : quoi! vous ne rougiriez pas de me donner votre nom?... Oh! je vous remercie de dire que vous ne me méprisez pas.... mais je ne veux point vous tromper... je n'ai jamais aimé que Firmin, et je crois que je ne pourrais jamais aimer que lui.

— Ventredieu! murmura le hussard, il faut avouer que les femmes ont un singulier caractère! aimez-les, elles ne veulent pas de vous; on dirait qu'il n'y a que ceux qui les approchent avec l'intention de les tromper qui peuvent en être bien accueillis! » Puis il reprit tout haut : « Où demeure ce M. Firmin? »

— Vous persistez donc à le voir, M. Frédéric?

— Pardieu oui, j'y persiste! Est-ce que vous croyez que votre bonheur ne m'est pas plus cher que le mien? M. Firmin captive seul vos affections, dites-vous? il faut que je tâche de vous

réunir à lui, puisqu'un autre s'efforcerait en vain de vous plaire.

— Ne vous fâchez pas, M. Frédéric! vous m'auriez blâmée de n'être point sincère; je vous ouvre franchement mon âme.

— Et vous faites bien; je ne m'en offense pas, au contraire. Voyons, dites-moi vite l'adresse de votre amant, et ne parlez pas davantage, ça vous fatigue.

— Il travaille rue du Mail, n° 29. C'est là que vous pourrez le trouver ce matin.

— C'est bon. J'entends quelqu'un dans l'escalier: peut-être est-ce la garde que vous envoie la sage-femme; je vais vous laisser avec elle et m'en aller en ambassade. Si je ne réussis pas, il n'y aura guère de ma faute, je vous le promets!

— Je le crois, M. Frédéric; mais, puisque vous voulez bien faire cette démarche, je vous supplie de ne parler qu'en votre nom, de n'avoir pas du tout l'air de venir de ma part; je me suis déjà trop humiliée près de *lui*, et ma fierté se révolte, à la fin. D'ailleurs ce n'est pas moi qui vous envoie; vous agissez ici de votre chef, avec des intentions sans doute bien obligeantes, mais que je n'excite point en vous! Oh! non, après tant de prières inutiles, de mépris en retour de ma tendresse, je ne veux

pas m'abaisser davantage... et... tenez, M. Frédéric... vous ne réussirez pas... rien ne change un mauvais cœur... Il vaudrait peut-être mieux ne pas aller trouver Firmin... je crains qu'il n'arrive quelque résultat fâcheux de votre entrevue.

— Mille tonnerres! je voudrais bien voir qu'il fit le méchant!... il serait joliment tombé, par exemple!... Je lui conseille de me dire une parole de travers!

— Mon Dieu! voilà ce que je voudrais éviter! Si vous lui parlez rudement, il répondra de même: et si cette scène avait des suites!...

— Soyez tranquille, je serai doux comme un agneau.... On frappe à la porte: voici votre garde... Au revoir, vous aurez bientôt de mes nouvelles. »

C'était en effet la garde-malade, comme le supposait Frédéric. L'une entra, l'autre sortit, et la jeune accouchée, dont la nuit avait été si pénible, agitée maintenant par les inquiétudes que lui causait la démarche du hussard, était prise d'une fièvre brûlante; son épuisement, sa faiblesse, son indifférence pour tout objet étranger à ce qui la préoccupait, firent qu'elle s'aperçut à peine qu'un visage nouveau se trouvait près d'elle. Tantôt elle tournait vers son enfant des yeux baignés de larmes d'amour,

tantôt la sécheresse et la fixité de ses regards annonçaient l'indignation qui l'animait contre l'auteur de ses maux ; ses membres n'avaient plus de force , mais son âme en conservait pour souffrir. Ce fut machinalement qu'elle consentit à prendre deux ou trois cuillerées d'infusion que lui présenta la garde ; elle sentait bien que toute la Faculté médicale aurait eu moins de puissance pour la rétablir, qu'un peu de bonheur et de tranquillité d'esprit.

L'absence du hussard dura plus de quatre heures. On peut imaginer combien une si longue attente fut cruelle pour la malade : le bruit, la fréquence de sa respiration, les efforts qu'elle faisait pour avaler sa salive, la décomposition de ses traits chaque fois qu'elle entendait le moindre retentissement dans la maison, son visage, passant alternativement d'une couleur pourpre à la plus effrayante pâleur, tout en elle semblait présenter l'image d'un condamné auquel on a fait espérer une grâce qui n'arrive pas, et qui voit de bien plus près la mort que la délivrance ! Mais retournons à notre soldat, et sachons ce qui se passe entre lui et l'ouvrier bijoutier.

Tous deux sont chez un traiteur de la rue Montmartre, dans un cabinet particulier, au premier étage ; ils déjeûnent ensemble comme

les meilleurs amis du monde. Frédéric a fait venir de bon vin qui ne lui trouble pas la tête, mais par le secours duquel il compte rendre plus affectueux et plus tendre le cœur égoïste et froid de son convive. Les plats se sont succédé les uns les autres ; une demi-douzaine de bouteilles vides sont rangées en bataille ; la *place d'armes*, comme dit le hussard en parlant de son estomac, commence à s'approvisionner. On sonne, le café monte ; et quand il est pris, la conversation suivante s'engage ; c'est Firmin qui l'entame :

« Maintenant que j'ai accepté jusqu'au bout votre *honnêteté*, me direz-vous pourquoi vous me l'avez faite ? car nous ne nous connaissons pas... c'est bien, je crois, la première fois que nous nous voyons ?

— Oui, mais ce ne sera pas la dernière ; je l'espère, du moins, si vous êtes un bon enfant, comme je le suppose.

— Quand votre commissionnaire est venu ce matin à l'atelier me dire qu'un de mes camarades me demandait ici, je croyais y rencontrer du moins une figure de connaissance ; mais vous.... j'ai beau chercher.... Allons, voyons, plus de farce ; voici assez de questions que je vous fais, sans que vous y répondiez... Dites-moi qui vous êtes... J'ai des parens en Lorraine,